

Albert Bensoussan

*Holocauste : entre 'horbane et qorbane*



שואה

Calligraphie de Liz Azria (collection personnelle)

Le gouvernement américain publia naguère les comptes rendus du procès des criminels devant le tribunal militaire de Nuremberg et du procès Eichmann à Jérusalem. Ces textes ont inspiré au poète Charles Reznikoff, un homme de Brooklyn né de parents russes qui échappèrent aux pogroms tsaristes, un long et grand poème intitulé *Hococaust* (1975), que viennent de publier en français les éditions Unes sous le titre *Holocauste* (2017), en faisant suivre ce titre du mot hébraïque חורבן, qui signifie « destruction » et dont la graphie recouvre presque celle de קורבן, dont le sens est « sacrifice », et justement « holocauste », et que l'on nomme désormais Shoah שואה, qui signifie

« catastrophe ». Cet « insensé du massacre des juifs » est ici traduit par l'un de nos plus grands traducteurs, André Markowicz, qui a donné en français les œuvres complètes de Dostoïevski et traduit presque tout Tchekhov, Gogol et Pouchkine, et qui, ici, traduit de l'anglais des États-Unis un texte qui lui tient tellement à cœur, lui Juif d'origine russe né à Prague et vivant à Rennes, qu'il l'avait traduit, pour lui-même, dès sa parution, avant de trouver enfin une valeureuse maison d'édition française pour nous le donner à lire.

Qu'est ce poème ? Le créateur américain du mouvement « objectiviste » s'en tient à la réalité crue des actes des procès : on y note toutes les atrocités commises par les nazis, les SS et leurs chefs, dans une expression « minimaliste » qui est la façon la plus saisissante de nous glacer, de nous figer d'effroi, de nous amener à partager l'horreur et à la garder en mémoire de génération en génération, *ledor vador* לדור־ודור. Ce qui frappe dans ces textes est, d'une part, la conscience des nazis du travail bien fait et du devoir accompli, ainsi que l'exprima le monstrueux Eichmann, d'autre part, le contentement des bourreaux qui, ici et là, constamment, « sourient » et « rient » en tuant et massacrant, tandis qu'au loin retentissent les accents mélodieux du sinistre orchestre des camps de la mort. L'image la plus saisissante, interprétée par Markowicz qui va chercher les mots les plus forts pour décrire l'horrifiante scène, est celle qui dit le mieux l'entreprise de « nettoyage » ethnique que l'histoire nommera « génocide » :

*Le SS lui a pris le bébé des bras*

*et lui a tiré deux fois dessus,*

*et a pris le bébé dans ses mains.*

*La mère, en sang, mais toujours vivante, a rampé à ses pieds.*

*Le SS a ri*

*et il a tordu le bébé comme on tord une serpillière.*

*À cet instant un chien errant est passé*

*et le SS s'est penché pour lui faire une caresse  
et a sorti un sucre de sa poche  
et l'a donné au chien.*

L'expression, avec l'opposition entre ce bébé qu'on tue et un chien qu'on caresse, est insoutenable, mais nous devons garder les yeux ouverts. Le poète est toujours, à l'instar de Rimbaud, un « voyant lumineux » et son poème est un *Yizcor*, יזכור, un *memento*, un « souviens-toi ». Jamais plus ça, a-t-on dit alors, et voilà que maintenant émergent le négationnisme et la forfaiture : qui ne voit reflourir ici ou là, dans des réunions néo-nazies ou sur certains stades l'ignoble croix gammée et le salut fasciste ? Alors lisons Reznikoff et Markowicz et n'oublions jamais : ici, dans ces lignes poétiques qui retranscrivent fidèlement les actes des procès, se trouve la vérité historique que nul ne pourra jamais contester. Ce livre terrible et attachant est dédié par le traducteur à Dora Teitelboim. Lui non plus n'oublie pas.

Albert Bensoussan